

CHAPITRE 2

Freinet à Bar-sur-Loup (1920-1928)

[Une maturation des objectifs de l'éducation \(1920-24\)](#)

[Les débuts d'une autre pratique de l'éducation \(1924-26\)](#)

[Constitution d'un réseau éducatif \(1926-27\)](#)

[Naissance d'un mouvement pédagogique \(1927-28\)](#)

Une maturation des objectifs de l'éducation (1920-1924)

Dans *Naissance d'une Pédagogie Populaire* (NPP), l'histoire de Freinet commence le 1er janvier 1920 avec son arrivée à l'école de Bar-sur-Loup. Selon une tradition, le handicap respiratoire de sa blessure de guerre l'amène à la recherche d'une autre façon de faire classe. Peu à peu, au contact du milieu social, il élabore seul les principes de son action, à l'école et dans le village, ses contacts extérieurs ne venant qu'ensuite renforcer son expérience personnelle.

Même si Freinet a, vers la fin de sa vie, repris cette version du déterminisme physiologique, l'examen attentif des faits montre une autre réalité. Qu'il ait dû alors ménager son souffle, on le croit volontiers, compte tenu de l'ampleur de sa blessure. Mais cela ne suffisait pas à lui imposer un changement de pédagogie : de tout temps, avec une bonne fêrule et des livres d'exercices, certains instituteurs ont su ne pas s'époumoner dans leur classe. Tout prouve que, dès le début, Freinet cherche moins à économiser ses forces qu'à rompre avec la pédagogie qu'il a lui-même subie. Il sait où il veut aller, disons plutôt vers quoi il refuse de se laisser entraîner. Sa pédagogie ne lui est pas dictée par le poids d'un handicap, mais par des choix qu'il élucidera progressivement.

Bar-sur-Loup est-il son premier poste à l'issue de sa convalescence? Peut-être son rattachement administratif à La Croix Villard dans l'année 1919 traduit-il simplement une période de réadaptation progressive à la vie professionnelle. C'est en tout cas à Bar-sur-Loup que nous commençons à le suivre. Le nom exact est Le Bar-sur-Loup, mais Freinet ne prendra jamais en compte l'article (comme de nombreuses personnes à l'époque, y compris à la sous-préfecture de Grasse), il dira toujours : "à Bar-sur-Loup" et je ferai de même. Il s'agit d'un village de 1500 habitants que la proximité de Grasse, capitale des parfums, voue alors principalement aux cultures florales ou aromatiques. Au sommet de la colline, l'église, un ancien château des comtes de Grasse et la mairie qui abritait aussi l'école de garçons. L'ancienne classe de Freinet est maintenant une salle de réunion, au mur extérieur de laquelle est apposée une plaque commémorative de l'action de Freinet. Au milieu, une place qui servait à la fois de cour de récréation et de lieu de rencontre avec la vie du village.

Des textes dans *L'Ecole Emancipée*:

Rien dans NPP n'est signalé d'une douzaine d'interventions écrites* de Freinet dans la revue *L'Ecole*

Emancipée, entre mai 1920 et juin 21. Ces textes révèlent un militant combattif qui est loin d'aborder naïvement les nouveaux problèmes qui se posent à lui. *L'Ecole Emancipée*, créée en 1910, est alors la revue de la *Fédération de l'Enseignement*, la branche la plus à gauche du syndicalisme enseignant de l'époque. Elle compte 4000 membres (3% des instituteurs), anarcho-syndicalistes pour la plupart, avec une forte minorité d'admirateurs de la Révolution d'octobre.

Dans un mémoire de DEA en Sciences de l'Education, à l'université de Rouen, Denis Roycourt a étudié en détail ces textes (lire sa participation au colloque *Actualité de la pédagogie Freinet*, dont les actes ont été publiés en 1989 par les Presses Universitaires de Bordeaux, pp. 41 à 52). Certains de ces articles de *L'Ecole Emancipée* sont consultables sur le site des Amis de Freinet.

Que ressort-il de la lecture de ces textes? Tout d'abord, le tempérament de leader que révèle d'emblée Freinet (n'oublions pas qu'il n'a que 23 ans; cette précocité explique peut-être l'attention particulière qu'il portera plus tard aux jeunes militants de son mouvement). Même quand il suscite des contradictions, il se trouve pratiquement toujours au centre des débats autour du thème : ***la révolution à l'école.***

Critiquant l'école capitaliste et son conditionnement autoritaire, il affirme : *Sans la révolution à l'école, la révolution politique et économique ne sera qu'éphémère* . Dans un article suivant : *Si nous ne trouvons pas de réponses adéquates à toutes les questions d'éducation, nous continuerons de forger "des âmes d'esclaves" à nos enfants* . Dans un autre, il ajoute : *Il faut donner la vie à nos enfants. Pour cela, il n'y a qu'un moyen : les faire vivre, non de la vie factice et réglée d'aujourd'hui, mais de leur vie à eux. Il faut les faire vivre en République dès l'école.*

En revanche, il refuse de s'enfermer dans le verbalisme révolutionnaire ou dans un activisme hasardeux. Devant un projet de grève voué à l'échec certain, il n'hésite pas à écrire : *Nous ne sommes pas prêts. Au lieu d'essayer de couvrir notre impuissance par de la phraséologie révolutionnaire, voyons enfin notre situation et, au travail.* Dans un autre article : *Le mode d'enseignement, le système d'éducation, nous serons obligés de l'adapter aux écoles et aux maîtres existant actuellement. Mais les principes à la base de cette éducation, il faut qu'ils rompent avec le mensonge et le monstrueux égarement qui nous entourent.*

On reconnaît déjà la démarche réaliste de Freinet : définir clairement son cap et avancer avec patience et détermination. Son choix idéologique est déjà affirmé : la nécessité d'une révolution au sein de l'éducation, mais en refusant tout endoctrinement. Avons-nous le droit d'imposer aux enfants un dogme capitaliste ou communiste, en leur donnant une tournure d'esprit qui les empêchera de chercher la vraie loi de la société?

Ce qui frappe aussi dans ces divers articles, c'est sa connaissance de ce qui se passe à l'étranger, notamment en Allemagne (à 18 mois de l'armistice, est-ce si évident pour un mutilé de guerre?). Il cite à plusieurs reprises l'expérience de *l'école nouvelle* de Hambourg qu'il n'a pas encore visitée. Il affirme nettement que l'éducation nouvelle sera internationale et préconise les échanges entre instituteurs grâce à l'espéranto.

Lectures et rencontres multiples :

A cette époque paraît un livre du sociologue suisse Adolphe Ferrière, intitulé *Transformons l'école*. On se doute que Freinet ne reste pas insensible à un tel titre. Il lit également l'ouvrage précédent de l'auteur, *L'école active*, qui lui fait connaître de nombreuses expériences d'éducation nouvelle dans le monde entier.

Il lit ou relit les philosophes pédagogues (Rabelais, Montaigne, Rousseau et l'éducateur rousseauiste Pestalozzi), moins pour trouver des réponses à ses problèmes que pour voir comment ils se posent les questions fondamentales ; également pour se placer sous leur haut patronage dans ses actions personnelles. Il fera de même lorsque paraîtront les Instructions Officielles de 1923 qui redéfinissent les programmes et les méthodes de l'enseignement primaire. Beaucoup plus ouvertes que les précédentes, elles seront d'abord peu appliquées dans la plupart des classes et Freinet ne cessera de montrer qu'il ne fait que réaliser pleinement les intentions générales qui s'y expriment.

D'après NPP (p. 27), à cette époque, il passe avec succès l'écrit de l'examen du professorat de lettres des Ecoles Primaires Supérieures, mais renonce à cette voie après avoir visité le poste de Brignoles qu'on lui proposait. Je n'en ai retrouvé aucune trace. Une chose est certaine : Freinet lit beaucoup. Non pour acquérir un vernis culturel ou accumuler des connaissances selon les schémas scolaires traditionnels qu'il critique tant (*le capitalisme de culture*, selon son expression qui signifie plus exactement : capitalisation des savoirs). Il se comporte plutôt en orpailleur, passant au tamis des quantités d'alluvions pour ne garder que les pépites qu'il fera fondre dans son creuset personnel. Bien que l'image soit moins poétique et peut-être iconoclaste, il fait penser aussi au bricoleur un peu chiffonnier, fouillant partout, mettant de côté, çà et là, un élément apparemment inutile dont lui seul sait qu'il en aura un jour l'usage, en le transformant selon son projet.

La symbolique de l'homme de la base, puisant l'essentiel de sa pensée dans son génie personnel et son expérience, amène trop souvent à minimiser ces apports extérieurs préliminaires qui sont pourtant évidents et n'altèrent en rien l'originalité profonde de Freinet.

Car il faut distinguer deux types d'autodidactes dans la façon de puiser dans leur environnement culturel. Les premiers, fonctionnant généralement en vase clos, sont subjugués par leurs trouvailles successives et les enchâssent telles quelles dans leur construction personnelle, comme les orfèvres du haut moyen-âge. En fait, ils procèdent par simple accumulation, comme hélas! certains universitaires, avec moins de cohérence que ces derniers, mais un charme baroque naît parfois de l'hétéroclite.

Les seconds, parce qu'ils se confrontent en permanence à la réalité et dialoguent avec les autres, ne peuvent se contenter d'accumuler; ils assimilent les apports de telle façon qu'ils les transforment en sécrétion personnelle. Une grande attention est souvent nécessaire pour reconnaître dans leurs initiatives une influence extérieure et l'on serait tenté parfois de les accuser de plagiat, alors qu'ils n'ont jamais caché leurs sources, ni les influences ressenties. En ce sens, tout novateur travaillant sur un terrain non défriché se comporte en autodidacte, même quand il a préalablement suivi un cursus classique. Freinet appartient à ce deuxième type, plus proche d'un Picasso que d'un facteur Cheval.

L'été 1922, à l'invitation de son ami allemand Siemss, directeur (chargé de cours) d'une école de 14 classes, il se rend en Allemagne et prend réellement contact avec l'école de Hambourg qu'il avait si souvent citée de réputation.

L'été 1923, c'est à Montreux (Suisse) qu'il assiste au congrès de la *Ligue Internationale pour l'Education Nouvelle* où il rencontre ceux dont il avait lu le nom dans le livre de Ferrière. Nous retrouvons l'écho de ces deux voyages dans *Clarté*.

Des articles dans *Clarté* :

Henri Barbusse qui dirige cette revue proche du parti communiste, en ouvre les colonnes à Freinet. Ce dernier y publie neuf articles, échelonnés de janvier 1923 à juin 1925.

Le premier article (n° 29, du 15 janvier 1923), inspiré par son récent voyage en Allemagne, traite des instituteurs allemands. Il y insiste sur l'école unique qui réunit obligatoirement tous les enfants de 6 à 10 ans. Deux éléments importants : le *conseil des maîtres*, doté de réels pouvoirs, et le *conseil des parents* qui s'occupe des questions matérielles et pédagogiques mais, par manque de confiance en eux, les parents ne sont pas encore à la hauteur de leur tâche. Freinet cite en exemple l'Etat de Hambourg qui s'est donné pour but l'instruction de milliers d'ouvriers.

Le second (n° 35, du 5 mai 23) évoque *la morale laïque*. Après des considérations générales sur la morale cléricale et le dogme laïc nationaliste qui déboucha sur la guerre, il conclut en se référant à John Dewey : *Il faut, si nous voulons que l'école contribue à la moralité, que nous en fassions une "institution réelle et vivante", car "la seule manière de se préparer à une tâche sociale est d'être engagé dans la vie sociale"*.

Le troisième (n° 42, du 1er septembre 23) est consacré à Pestalozzi, éducateur du peuple. Freinet y insiste particulièrement sur le caractère populaire de l'action du grand éducateur suisse.

Les articles suivants portent le titre commun : *Vers l'école du prolétariat*. Le quatrième (n° 47, du 15 nov. 23), donne un long compte rendu du congrès de la *Ligue Internationale pour l'Education Nouvelle* à Montreux. après avoir opposé cette "internationale" très bourgeoise à *L'Internationale de l'Enseignement* (prolongement de la syndicale et révolutionnaire *Fédération de l'Enseignement* dont il est adhérent).

Congrès honnête, académique, où l'on écoute sans passion, où l'on discute à peine. Beaucoup de directeurs (d'écoles privées dont les frais d'écolage interdisent l'accès aux enfants des familles non privilégiées). Les instituteurs sont totalement absents. Les pays pauvres, désavantagés par le change, sont à peine représentés, les Russes jugés trop compromettants: M. Ferrière se fait timide toutes les fois qu'il traite des relations entre l'école et la société. (...) Un certain M. Wilson découvre toute la misère capitaliste pour conclure : "Ne crions pas contre le capitalisme. Faisons en sorte que la machine serve vraiment au bonheur humain".

Freinet rencontre le Dr Decroly, le grand pédagogue belge, Cousinet, inspecteur français qui a introduit le travail par groupes, le professeur genevois Baudouin, spécialiste de la psychanalyse, Coué, le créateur de la fameuse méthode d'autosuggestion, et aussi le professeur Cizek, de Vienne, qui montre avec des projections ce qu'on peut obtenir, en fait d'art et par la liberté des enfants du peuple.

Il est attentif aux expériences de Paul Geheeb dans son école de l'Odenwald (Allemagne) : *Une libre communauté qui est surtout remarquable par la réalisation d'un milieu social dont la perfection, au milieu de la société capitaliste, n'est guère explicable que par l'isolement. On y pratique les bains d'air, corps nu (éducation sexuelle naturelle), le libre travail aux champs et à l'école, et un enseignement en rapport avec ce nouveau mode de vie.*

Mais il juge abusif le nombre d'éducateurs (15 pour une quarantaine d'enfants). *Aurait-on même un gouvernement prolétarien tout dévoué à l'enfance, il serait impossible de recruter consciencieusement un nombre suffisant de maîtres. (...) Il nous faut donc trouver une autre technique de l'enseignement en commun. (...) Que sera cette technique? Au point de vue discipline, c'est la libre communauté scolaire qui libère l'enfant de l'adulte. (...) L'enfant peut beaucoup apprendre de lui-même; il suffit de lui en donner l'occasion. Il faut cependant que l'adulte*

intervienne au moment voulu pour hâter le développement des enfants ou pour prévenir leurs erreurs. (...) L'enseignement ainsi compris devient une oeuvre infiniment délicate, qui demande beaucoup de tact et une connaissance approfondie de l'enfant. Nous aurons moins d'éducateurs (que les écoles nouvelles citées) mais les éducateurs devront être préparés minutieusement à leur métier.

La conclusion exclut cependant tout sectarisme : *La Ligue sera incapable d'obtenir la mise en pratique de principes dont elle aura prôné la valeur. L'oeuvre de réalisation, c'est à nous de l'entreprendre, grâce à notre vivante Internationale. Mais nous aurons souvent à demander conseil à cette Ligue pour l'Education Nouvelle et nous trouverons, dans les livres et revues qui publient les travaux de ses membres, quelques-uns des matériaux pour l'Ecole du Proletariat.* Freinet est déjà tout entier dans cette phrase : prendre son bien partout où il se trouve afin de l'utiliser, souvent d'une façon différente, dans une autre stratégie.

Le cinquième article (n° 49, du 15 décembre 23) est consacré à *la discipline nouvelle*, à la libre communauté scolaire et aux écoles de la révolution. Freinet observe la volonté des créateurs d'écoles nouvelles bourgeoises de les installer en pleine nature : *Pour nous, ce choix nous paraît être une condamnation du système capitaliste.* Il confond un peu régime capitaliste et système industriel, mais la critique est judicieuse: si un tel milieu est incompatible avec la formation des enfants privilégiés, pourquoi y laisse-t-on s'étioler les autres? *Des écoles d'esprit analogue - telles que les écoles communautaires de Hambourg ou les écoles nouvelles de Russie - ont pu vivre et prospérer dans un milieu social régénéré par la Révolution. Est-ce à dire que les écoles futures doivent rechercher la vie fiévreuse des usines plutôt que le calme des champs, des montagnes? Les écoles seront de préférence dans des endroits paisibles, mais vivants (forêts et jardins). (...) La Révolution s'efforcera de placer l'enfant dans un milieu non pas luxueux mais beau et harmonieux.*

Quant à l'éducation : *Au monde nouveau devra correspondre une nouvelle activité et on ne comprendrait pas que, dans une société où le libre travail sera roi, l'école s'en tint encore aux pratiques désuètes d'autoritarisme et de servilité. L'école nouvelle sera nécessairement l'école de la liberté, (...) milieu basé sur la liberté sociale et non sur la liberté intégrale chère aux anarchistes.*

Parlant de l'expérience de Hambourg : *Ces enfants, livrés à eux-mêmes durant les journées de crise révolutionnaires, ne furent pas toujours capables de sortir seuls de l'anarchie. Mais, là surtout où quelque adulte intelligent put les y aider, les bandes d'enfants s'organisèrent spontanément et s'installèrent dans des châteaux et des villas où ils s'instruisirent en commun. Il est cependant probable que, dans bien des cas, ces bandes n'auront pu franchir le stade intermédiaire qui est le règne des meneurs.* On observe là déjà sa méfiance à l'égard de l'utopie non directive. Pour lui, la liberté fait partie des apprentissages sociaux. Il conclut que *la libre communauté scolaire sera la forme révolutionnaire de l'école du prolétariat.*

L'article suivant (n° 60, du 1er juin 24), intitulé *La dernière étape de l'école capitaliste* dénonce l'accumulation des connaissances au détriment de l'équilibre personnel et de l'harmonie sociale.

Le septième article (n° 62, du 1er juillet 24) est consacré à *l'école du travail*. Faisant la critique de *la conception petite-bourgeoise et réformiste de l'Ecole du travail allemande*, il témoigne d'une réelle connaissance de Kerchensteiner, Gauding et Blonsky mais ne semble pas encore connaître les idées du soviétique Pistrak. Freinet préconise d'abord pour les enfants les travaux au sein de la nature (cultures, élevages, construction d'abris primitifs, ébauches d'industrie) car *ils sont une création constante qui développe l'intelligence et la raison, tout en familiarisant avec les premières pratiques scolaires : lire, écrire, compter, mesurer, peser, etc.* (programme très proche de Decroly). Mais il va plus loin : *A mesure qu'ils acquerront le sens de l'entraide et de la sociabilité, les élèves*

accéderont à un nouveau stade de l'éducation, celui de la différenciation lente des métiers. (...) La dernière étape sera la division actuelle du travail, caractérisée par le machinisme. Mais un tel enseignement ne devra pas être prématuré. Une des suggestions de Freinet nous fait songer aux futurs tenants de la Révolution culturelle chinoise : L'école doit rester l'école du travail. Non pas exclusivement car nous serons parfois en présence de chercheurs passionnés pour les spéculations intellectuelles pures. Mais du moins l'école devra garder cet autre correctif : être une branche de la production. Que l'étudiant se livre aux fantaisies intellectuelles qui lui plairont, mais pas avant de s'être acquitté de ses premiers devoirs sociaux, c'est-à-dire d'avoir contribué par son travail à créer la richesse sociale.

On le voit, avant même d'avoir transformé sa propre classe, Freinet a déjà défini les grands axes d'une autre pédagogie. Les deux articles suivants se reliant à ses nouvelles initiatives pédagogiques, nous en parlerons plus loin.

Au coeur du mouvement coopératif adulte :

Dans NPP, est évoqué à plusieurs reprises le rôle déterminant de Freinet dans la création de coopératives ouvrières ou rurales. Faute d'avoir accès à des archives de ces coopératives, il est difficile de donner des précisions pour cette période. En plus de son action dans son village natal, des témoignages permettent d'affirmer qu'il est impliqué dans la vie de l'épicerie coopérative *L'Abeille baroise* qui occupe, sur la place principale de Bar-sur-Loup, un ancien petit bastion attribué maintenant à l'office du tourisme. Il arrive qu'on le trouve parfois aidant au comptoir, le soir, emplissant un litre de vin de pays ou une mesure d'huile d'olive.

Il ne partage pas l'illusion réformiste, selon laquelle la société pourrait passer, progressivement et en douceur, de l'économie capitaliste à une économie coopérative et mutualiste, alors qu'il juge nécessaire une révolution sociale profonde. Mais il refuse de reporter après le "grand soir" les changements immédiatement possibles. Même si l'on ne peut encore tout transformer, pourquoi ne pas changer dès maintenant ce qui peut l'être ? C'est la démarche qu'il appliquera aussi dans l'école.

Une patiente observation des enfants :

Les extraits qui suivent ont une histoire. Parmi les archives pédagogiques sauvées en 1986, se trouvaient essentiellement des éditions, des circulaires, des journaux scolaires et des dessins. En triant et classant tous ces documents, je découvris des copies, sans nom d'auteur, d'observations d'un même enfant échelonnées sur plusieurs années. Le prénom, Joseph, faisait penser à un petit élève de Bar-sur-Loup évoqué dans NPP (p. 19 à 23), mais un prénom ne constitue pas une preuve. D'autre part, si le style des notations pouvait rappeler celui de Freinet, comment expliquer qu'un tel document soit resté si longtemps inédit et, en tout cas, ignoré?

Devant l'intérêt de ces observations, quel qu'en ait été l'auteur, je décidai de proposer leur publication dans le bulletin des *Amis de Freinet*, en espérant que l'un des plus anciens lecteurs, compagnons de la première heure de Freinet, pourraient nous aider à en savoir plus. Quelques semaines plus tard, la fille de Freinet, elle-même, confirma, photocopie d'une note manuscrite à l'appui, que son père était bien l'auteur de ces notes, sans préciser s'il en existait d'autres dans ses archives. Il ne fait donc plus de doute que ces observations concernent le petit Joseph de Bar-sur-Loup. Comme elles commencent dès sa petite enfance, bien avant son admission à l'école, leur rédaction pourrait s'échelonner durant presque tout le séjour de Freinet à Bar-sur-Loup (de 1920 à 1928). Ces notations qui semblent préfigurer certaines pages écrites, vingt ans plus tard, dans *Conseils aux parents*, *L'Education du travail* et *Essai de psychologie sensible*, ne pouvaient rester inconnues. En voici quelques extraits :

Il y a des enfants que les parents élèvent. Ils leur apprennent à manger en leur mâchant parfois les aliments ; ils les habituent patiemment à parler, à marcher.

Car, que serait l'enfant faible et désarmé sans le secours de sa mère et de son père?

Il mourrait! ou resterait muet et estropié!

Eh! bien, Joseph n'a pas de père. Sa mère l'a mis au monde un jour sans que nul, dans le village ne s'en émût. Et l'enfant poussa, avec sa maigre ration de lait que lui donnait honteusement sa mère.

Et quelques mois après, Joseph descendait dans la rue à quatre pattes, au risque de se tuer cent fois en roulant les quatre marches d'escalier qui, de la maison, débouchent sur la place.

Mais quelle bonne maman que cette place! Avec, pour tout vêtement, une robe translucide et déchirée qui lui sert de chemise et de tablier, Joseph prend corps avec la place. Il est là, assis dans la terre, les formes grassouillettes de son derrière nu se meurtrissant aux petits cailloux pointus. Il prend le sable à pleine main et le fait tomber sur sa tête en une jolie cascade qu'il admire avec sa figure épanouie... Et le sable parsème ses belles boucles blondes, vierges et pouilleuses, que le fer ni le peigne n'ont encore touchées.

Il porte à la bouche tout ce qui tombe sous sa main. Si c'est bon, il le savoure, même si les gens, autour de lui, font une effroyable mine de dégoût. Si c'est mauvais, il a toujours le temps de le repousser et de le faire tomber sur le devant de sa robe d'où il le chasse avec sa main, geste de coquetterie.

Tel qu'il est, petit sauvageon dégoûtant, on l'admire. On admire ses beaux yeux noirs pétillants; on admire surtout sa patience et son sans-gêne...

La nature est tout de même une bonne mère. Toutes les saletés que Joseph a ramassées et mangées ne l'ont pas tué ; au contraire, regardez ses bonnes joues d'enfant Jésus. Les charrettes et les automobiles ne l'ont pas écrasé non plus... et dieu sait s'il en passe pourtant!

Mais cet enfant ne peut pas prospérer! Personne ne s'occupe de lui. Sa mère le connaît à peine, comme la chatte qui court après les mâles. Une vieille grand mère qui a bien d'autres soucis, le couche le soir, le lève le matin et lui donne le jour quelques morceaux de pain.

Et pourtant Joseph pousse.

Il s'est dressé sur ses pattes!

Pourtant, personne ne l'a accompagné durant de longues journées dans une marche difficile et hésitante. Et le voilà droit! Il marche! S'il tombe, ma foi!... il se ramasse... Il pleure d'abord à plat ventre, la bouche et le nez dans la terre. Il pleure très fort comme tous les enfants, espérant peut-être que quelque divinité viendra le relever et le consoler.

Et puis, il ouvre ses yeux tout brillants de larmes. Des paillettes brillent dans le sable; un petit bâton noir le tente... L'enfant les saisit à pleine main, les remue, les jette et les reprend. Il est encore

à plat ventre comme il était tombé, mais il ne pleure plus ; il ne se souvient plus même d'être tombé... Et il gazouille... Il parle à la terre sa mère, à la branche son amie.

Il remue enfin. Mais c'est pour se coucher sur le dos cette fois. Sa robe s'est repliée sous les épaules et on voit le corps comme un ver nu. Joseph, jambes en l'air, s'en soucie bien peu. Il est maintenant occupé à faire cascader sur son ventre chaud le sable frais qui brille et danse au soleil.

Il commence à courir vers la campagne. Et, si la grand-mère ne veut pas l'emmener, il se couche sur le dos, en dressant ses jambes en l'air et criant à tue-tête, comme s'il allait mourir. Et peut-être bien qu'il souffre beaucoup de ne pouvoir quitter la place pour les champs où il serait si bien.

Les occupations ne lui manquent pourtant pas.

Il a quelques vieilles boîtes de conserve rouillées, aux bords échancrés. Avec ces ustensiles, il porte de la terre dans un coin du parapet ; puis il va chercher de l'eau à la fontaine toute proche et il passe de longs instants à faire couler l'eau sur le sable qu'elle entraîne. La petite rivière disparaît entre deux pierres. Et c'est toujours avec le même frémissement de joyeuse attente qu'il la voit reparaître au-dessous.

Quand il a soif, ces boîtes qui ont contenu tant de choses font office de verre. Et parfois, comme pour donner un peu plus de goût à l'eau claire, il la parsème de sable et la remue avec un bâton souillé. Puis il boit avec délices.

*

C'est l'automne : les feuilles sèches s'entassent au pied des murs.

Joseph en prend d'énormes brassées et les porte consciencieusement dans un coin entre deux branches formant berceau. Sans se laisser, il répète son geste jusqu'à ce qu'une bonne couche fasse un lit moelleux. On croirait voir un petit primitif préparant son repos de la nuit. Et de fait Joseph s'allonge avec volupté dans son lit dont les feuilles crissent. Puis plus rien ne bouge. Un instant Joseph a fermé les yeux. Il joue tout seul à l'enfant endormi.

Un oiseau gazouille, une poule gratte tout près de l'eau. Debout, voici le matin.

Il se dresse, se secoue, éparpille les feuilles et s'en va à une autre occupation.

*

Et voici l'hiver.

Malgré le vent froid, De bonne heure, Joseph redescend les marches de l'escalier. Il joue avec le vent qui enfle ses jupes et mord à même dans ses cuisses grassouillettes. Mais Joseph chante.

A-t-il froid ? Souffre-t-il ? On ne peut le dire. Il doit bien sûr sentir la bise qui pique. Mais il considère peut-être que c'est là un petit mal naturel, comme la main de la mère qui frappe, comme la pierre qui le blesse quand il tombe. Si la douleur est trop vive, il pleure un instant, puis reprend sa vie.

Le garde a entassé les dernières feuilles et les a allumées. Joseph tourne un instant dans la fumée âcre; puis s'approche du foyer. Il souffle et voit en effet le feu incolore qui grignote les feuilles

sales. Plus il souffle fort, plus le feu mord à grandes bouchées.

Remuons un peu ! Mettons un peu de papier, c'est bien plus amusant.

Voici un tison. Joseph souffle bien, car le voilà bien embrasé. Il regarde un peu à droite et à gauche. Personne de suspect. Prestement il emporte le tison dans un coin derrière la coopérative; il approche fébrilement des brindilles et du papier. Il souffle.

Le beau feu flambe. Et Joseph, les bras levés, chante un hymne au feu qu'il a maîtrisé et asservi.

*

Ah! ces bonnes soirées d'hiver devant le feu qui brûle la face ! les paisibles dîners, à la lueur d'une bonne flambée ! les veillées dont le souvenir nous est si doux à tous !

Hélas! Joseph n'a rien de tout cela. Ce qu'il a au juste, je n'en sais rien car je n'ai jamais pénétré dans sa maison. Mais je sais que le bois est rare - et plus rare encore la place pour la nombreuse famille. Il y a le grand-père que Joseph appelle "son père"; la grand-mère qui est "ma mère"; la mère qui est on ne sait quoi pour lui; un frère et une soeur qui ne savent que crier de leur voix éraillée. Ils ont à tous une cuisine et une chambre.

Calme de la maison paternelle!

Le soir, vers 7 h, j'entends souvent Joseph qui pleure de toute son âme. Savez-vous ce que c'est que pleurer de toute son âme? Tout le corps, tout le cerveau est secoué alors par une peine accablante, une peine qui vous ferait mourir. Les hommes sentent encore cela quand un malheur épouvantable les atteint.

Ce soir Joseph pousse des sanglots de malheureux.

Et brusquement, dominant les sanglots, les arrêtant un court instant, la voix de la mégère - de la maman - crie : - Ah! r.r.r! Tu vas voir ce que je te fais là-dessous!

Et je devine Joseph sous le noir de la table, frémissant de terreur et d'angoisse.

Un instant après, la porte s'ouvre. Joseph descend dans la rue, une bouteille au bras et se dirige vers la coopé.

- Un litre de vin...

Et il s'en retourne en traînant ses savates. La porte se referme et assourdit à nouveau le continuel bruit de disputes.

*

Joseph n'a pas de bonne maman, mais Joseph a un chat. C'est un joli chat noir qu'il prend dans ses bras et serre très fort contre la poitrine. La chat confiant miaule, on ne sait trop si c'est de douleur ou de plaisir. Il allonge sa tête jusqu'à la figure de Joseph qui l'embrasse à pleine bouche.

Joseph fait la course avec son chat. Il l'emporte jusqu'au parapet. Là il le lâche brusquement, et tous deux, pieds nus, courent à toute vitesse vers la maison. Parfois Joseph - car il est leste - arrive à attraper la queue du chat. Celui-ci s'arrête alors, désappointé, et sa minauderie semble dire : recommençons !

Cette fois - peut-être le chat a-t-il à dessein accéléré sa course -, cette fois, Joseph est bien en arrière. Et voilà déjà le chat sur le pas de la porte où il attend Joseph.

Tous deux s'en vont à la maison où ils partagent une croûte de pain.

*

Joseph a grandi et il est à l'école. Tout l'intéresse d'abord sauf la classe.

Le chat à l'école

Il y a une petite souris dans le placard de l'école. Elle ronge le papier. Il faut l'attraper. Joseph s'offre pour débarrasser et chercher la souris. Il suit avec attention les traces diverses, comme un chat. Mais il n'a rien vu.

On lui a suggéré d'apporter son chat. D'abord il était décidé. puis il a réfléchi : son chat languira tout seul là. Il sera mal, il aura froid.

- Oh! je peux pas l'apporter, il ne veut pas.

Et il n'y a rien à faire. Car ce soir, quand tout criera dans la maison, il caressera le chat. Il s'endormira en le tenant dans les bras.

Je n'ai pas voulu le priver de cette consolation.

Finalement, son frère a apporté le chat pour manger la souris de notre placard. Lui ne voulait pas. Et, au moment de sortir, il lui a jeté un dernier coup d'oeil compatissant.

Le matin, Joseph était là de bonne heure.

Je ne sais pas s'il a dormi dans un bureau.

Le chat s'était couché tranquillement sur la chaise.

*

Hiver

Derrière la coopérative, ils sont cinq ou six autour d'un petit tas fumant de brindilles. Ils ont mis deux pierres avec, dessus, un petit entonnoir qui est la cheminée. Et chacun, à tour de rôle, s'époumone à souffler. Et quand le souffle ou la fumée fait chavirer l'entonnoir, ils s'écartent et frissonnent de peur.

Le feu brûle maintenant... Puis il reste un peu de braise. Joseph va prendre chez lui quelques châtaignes et les enterre sous la cendre.

Ce jour-là justement, il y avait encore un peu de neige. Mais Joseph et Ginetto surveillaient les châtaignes qui rôtissaient. Mais on est rentré (en classe) et les châtaignes n'étaient pas encore cuites.

Et pendant que les autres pensaient au bonhomme de neige, eux avaient l'esprit et la bouche pleins de châtaignes rôties et brûlées.

*

Joseph accourt avec une poignée de brindilles dans la main. Et les autres enfants, grands et petits, le suivent. Ils sont tous là maintenant, accroupis sous un recoin du mur et un peu de fumée monte par instant. Celui qui vient de souffler se redresse en s'essuyant les yeux, inspecte le chemin et le champ, puis s'accroupit pour suivre en frémissant les progrès du feu.

Tout d'un coup, un flottement étrange se produit dans le groupe attentif. Joseph se dresse aussi, regarde et remarque tristement :

- Va, il ne nous dit rien!...

Mais tout de même, par prudence, il ramasse son bâton, son chapeau qu'il avait sur les genoux, un gros rouleau de papier, et, lentement, sans rien dire, s'en va en suivant le mur et disparaît dans une ruelle. Les autres n'ont pas même fait de réflexion. En bons moutons craintifs, ils ont suivi Joseph, les pieds sur ses talons et ont disparu de même.

Le feu est seul maintenant et s'éteint... Le gendarme passe, sans regarder même, et sans se douter qu'il vient de faire fuir Joseph et ses servants.

*

Je rappelle à Joseph que, lorsqu'il était petit, il ne voulait pas venir à l'école. Joseph répond :

- Oui, mais j'avais un hanneton dans le trou d'un mur et il fallait que je le surveille. Alors je ne pouvais pas venir à l'école.

- Oh! Monsieur, il est entré une grosse bête dans le placard. Et il ouvre, cherche avidement comme un chien de chasse. Il découvre enfin une sorte de petit mille-pattes qu'il jette sur le parquet.

Voyage en URSS :

Comme ce voyage s'inscrit dans la logique des précédents (Hambourg, Montreux), je l'inclus dans ce chapitre, mais la rigueur chronologique m'obligera à revenir en arrière par la suite.

En 1925, le syndicat pan-russe des *Travailleurs de l'Enseignement* lance une invitation aux instituteurs d'Europe occidentale. Une cinquantaine d'entre eux seront pris en charge pendant leur séjour par les syndicalistes soviétiques. Par contre, les frais de passeport et de voyage jusqu'à la frontière (2000 F de l'époque) seront à la charge des invités. Le *Syndicat National des Instituteurs* (réformiste) n'en a pas informé ses syndiqués, mais la *Fédération de l'Enseignement* a fait paraître plusieurs articles à ce sujet dans *L'Ecole Emancipée*. Freinet se porte candidat au

voyage.

Dans la délégation, se trouvent quatre Allemands, un Luxembourgeois, un Belge, tous socio-démocrates, une Italienne communiste, cinq Français, dont un seul communiste (Boyer) et les autres sans parti (Blutte, Wullens, Françon et Freinet).

Nous connaissons ce voyage d'après deux textes publiés en 1927 par la revue de Wullens *Les Humbles* : l'un est de Wullens lui-même, intitulé *Paris-Moscou-Tiflis* (P.M.T., 232 p.)*, l'autre de Freinet : *Un mois avec les enfants russes* (M.E.R., 57 p.). Certains lecteurs des deux textes m'ont dit avoir été déçus par la brochure de Freinet face au livre de Wullens. C'est, à mon avis, oublier qu'ils n'ont ni la même ampleur, ni, surtout, le même but.

* Les lecteurs pourront lire l'analyse que donne Michel Launay du livre de Wullens dans *Actualité de la pédagogie Freinet* (Presses Universitaires de Bordeaux, 1989), pp. 53 à 62.

Pour Wullens, le propos est clair : malgré ses réticences, il est allé voir sur place et a été convaincu des transformations positives opérées par la révolution soviétique. Il en fait la démonstration, sans cacher quelques critiques légères mais en montrant leur faible poids par rapport à l'ensemble. Au total, le témoignage "globalement positif" d'un militant politique, salué comme tel par la presse communiste de l'époque.

Pour Freinet, l'objectif est différent : *Des relations de voyage à l'usage des éducateurs ont paru dans divers journaux pédagogiques. J'ai pensé que nos grands élèves, ceux qui commencent à s'intéresser à l'organisation sociale -- à l'école ou dans la vie -- ne devaient pas être oubliés. Je leur dédie aujourd'hui ce modeste compte rendu .*

Je ne retiens de Wullens qu'un passage montrant la volonté de Freinet de ne pas se contenter des visites organisées : *Van de Moortel, fouinard et indiscipliné, ayant cru discerner une école dans le bâtiment voisin, a traversé la haie de clôture suivi par Freinet. Un quart d'heure d'attente, les camarades russes s'impatientent, craignent d'arriver en retard, prétendant que nous aurons le temps de voir des écoles, que cela n'est pas prévu au programme d'aujourd'hui, qu'il est l'heure de rentrer, etc. Van de Moortel et Freinet finissent par arriver, radieux. Ils sont entrés dans une grande salle de jeux où il y avait un piano. Van de Moortel a joué "l'Internationale" et de toutes les chambres, de tous les coins du jardin sont accourus des petits bonshommes à la face camuse, au teint bronzé : jeunes Tartares, orphelins, ayant failli mourir de faim lors de l'inondation de la Volga. Accueil enthousiaste des gamins aux grands camarades d'Occident. Cordialité des maîtres se désolant qu'on les surprenne dans une école en vacances, exhibant à la hâte journaux muraux, cahiers, diagrammes, travaux des élèves, etc., toutes choses que nous allions retrouver dans les écoles, les jours suivants, mais qui là, dans cette école, non préparée, où nul ne nous attendait, existaient pareillement. Le cortège se remet en route, salué par les acclamations de tous les hôtes de la maison.*

Un épisode semblable se déroule, à l'occasion d'une panne de voiture, avec la visite inopinée mais très chaleureuse d'un internat pour fillettes "arriérées".

Wullens et Freinet ont tous deux été subjugués par l'immense défilé de la journée internationale des Jeunesses Communistes, le 6 septembre à Léninegrad. Après avoir dit qu'ils s'étaient arrangés pour arriver vers la fin, mésestimant le retard de la manifestation, Wullens reconnaît : *Ma foi, il nous enthousiasma plus que nous ne l'avions cru : ces milliers de jeunes gens et de jeunes filles, fraternellement unis, avec leurs drapeaux rouges et leurs pancartes aux inscriptions vibrantes, voilà l'avenir de la révolution ! Ces jeunes générations qui montent et remplacent peu à peu les*

adorateurs d'icônes et les serviteurs du tsar, voilà qui peut donner confiance (PMT, p. 71). Cet enthousiasme ne l'empêchera pas de trouver rapidement qu'il s'agit là en fait de nouvelles icônes et d'un nouveau tsar. Son antistalinisme le poussera même à déclarer dans *Les Humbles* en 1938, après les accords de Munich, qu'Hitler est beaucoup moins dangereux que Staline et le fera verser plus tard dans la presse de la Collaboration.

Freinet, familier du carnaval de Nice, apprécie de découvrir qu'un défilé de chars peut avoir un contenu social et éducatif (MER, p. 21). Il reste éberlué devant le déferlement de cette foule (120 000 jeunes, affirment les guides).

Nos deux témoins s'intéressent au journal mural, affichage de propagande interne, utilisé aussi bien dans les usines que dans les écoles. Wullens s'acharne à en ramener en France des exemplaires (PMT, p. 81). Freinet de son côté (MER, p. 15), découvrant l'importance de la communication par affichage, lui donnera un autre contenu : d'abord exposition de documents, préparés par les élèves ou envoyés par leurs correspondants, et, plus tard, il appellera "*Journal mural*" l'expression publique par écrit des souhaits, critiques ou félicitations des enfants.

L'essentiel de sa brochure est consacré à l'éducation des enfants soviétiques. En plaisantant légèrement, on pourrait dire que Freinet admire surtout en URSS l'application des pédagogies anglo-saxonnes modernes. J'exagère à peine car il utilise des termes n'ayant rien de russe : les clubs (p. 29), le self-government (p. 23), le Dalton-Plan, méthode américaine de travail individualisé (p. 32). En fait, il confirme ses propos de *Clarté* : seule la révolution sociale donne sa véritable portée à l'éducation nouvelle, contradictoire avec l'injustice et l'exploitation de l'homme qui fondent le système capitaliste. Même point de vue dans son article de *L'Ecole Emancipée* (n° 7 du 8 novembre 25), *Mes impressions de pédagogue en Russie soviétique* qu'il conclut ainsi : *Ce qui doit pourtant reconforter les chercheurs d'Occident, c'est de constater que les Russes ont recommencé nos expérience sur une vaste échelle. L'identité des résultats nous prouve que la pédagogie d'avant-garde occidentale est dans la bonne voie et elle nous encourage à continuer nos efforts pour préparer, en régime capitaliste, l'avènement de l'école du peuple.*

Alors que, plus tard, certains le féliciteront ou lui reprocheront de prétendre changer la société par la pédagogie, Freinet considère, au contraire, qu'il n'existe qu'une seule éducation fonctionnelle, conforme aux besoins des enfants et de la vie sociale. C'est seulement par l'éducation de la liberté (ni par l'endoctrinement - quel qu'il soit - , ni par le laisser-faire) que l'on forme des êtres libres, capables de décider de leur destin collectif et personnel. Dans les régimes d'injustice sociale, une telle éducation n'est tolérée que pour une minorité de privilégiés, dont elle renforcera l'emprise sur les masses n'en ayant pas bénéficié. Il faut donc démocratiser cette éducation en la généralisant, mais on ne peut faire l'économie de la révolution sociale qui seule lui donnera une perspective.

Pour l'heure, Freinet assiste en URSS à un vaste brassage de pratiques éducatives qu'il approuve. Cela contribue sans doute à son adhésion au Parti Communiste dont je ne peux fixer la date précise en 1925-26. On observera bientôt un gel de toutes les expériences admirées et la mise en place d'une pédagogie encore plus dogmatique et contraignante que celle que Freinet condamne en France. Il ne remettra pas pour autant en question son choix politique, car il considère l'abolition du capitalisme comme déterminante, mais il ne cessera de répéter qu'il rejette tout endoctrinement parce que c'est la manière la plus bête et la plus inefficace de former des hommes.

Curieusement, ni Wullens, ni Freinet ne citent le nom de Pistrak dont ils doivent avoir visité

l'école expérimentale du Narkompross à Moscou, si l'on en croit Van de Moortel dans sa courte préface de la première traduction française du livre de ce pédagogue de pointe de l'école soviétique d'alors : *Les problèmes fondamentaux de l'école du travail* (réédité en 1973 chez Desclée De Brouwer). Freinet semble pourtant influencé par cette expérience lorsqu'il construit sa propre pédagogie.

Vers la transformation des pratiques :

Avant même d'avoir entamé le processus de transformation de sa classe, Freinet sait clairement où il veut aller. On glisse souvent trop rapidement sur cette période essentielle d'imprégnation et de maturation. Peut-être afin de prouver qu'en bon matérialiste, il tire toute théorie de sa pratique, selon le processus de tâtonnement expérimental qu'il décrira par la suite.

Il faut pourtant se rappeler que son expérience de l'éducation n'a pas débuté dans sa petite classe de Bar-sur-Loup, mais dans son village de Gars où il a vécu tant de découvertes passionnantes, dans ses écoles successives où il a subi le dogmatisme et l'ennui, dans les tranchées et les hôpitaux où il a mesuré l'imposture du nationalisme belliciste et l'immense gâchis qui en résulte. Par la confrontation des idées, il vient de clarifier ses choix fondamentaux : une éducation du travail et de la liberté au sein d'un groupe coopératif, une école conçue pour tous les enfants du peuple, dans la perspective d'une société internationaliste, libérée de l'exploitation.

Freinet ne s'embarque pas, tel Christophe Colomb, pour atteindre par une autre voie un continent connu. Il a défini les caps qui le conduiront vers un monde nouveau. Sur le choix des moyens, aucun sectarisme idéologique ne lui fera refuser ce qui est utilisable, sous prétexte que cela proviendrait d'une origine qu'il n'apprécie pas. Il ne lui faudra pas des décennies pour découvrir, comme les successeurs de Mao, que "*les bons chats sont ceux qui attrapent les souris*", l'important pour lui est de s'assurer auparavant qu'ils ne commenceront pas par dévorer tous les oiseaux.

Avant la rentrée charnière d'octobre 1924, qu'a-t-il déjà modifié dans sa classe? Seul son journal de bord pourrait peut-être nous informer. Ses observations d'enfants indiquent le climat général. Freinet raconte dans une interview enregistrée (livre-cassette *Freinet par lui-même*, PEMF) qu'il a commencé à changer sa pédagogie en pratiquant les "promenades scolaires", c'est-à-dire en allant étudier sur place la nature et les travaux des adultes.

Un de ses anciens élèves, Lucien Pellegrini, confirmait en 1971 : *Les "leçons de choses" en plein air étaient toujours l'occasion de découvertes passionnantes et chaque élève, en apportant ses brins de connaissances, contribuait à bâtir une leçon bien équilibrée et très vivante. Les insectes et les petits animaux n'étaient pas absents de ces discussions. Nous en apportions souvent en classe et le maître savait attirer notre attention sur le rôle qu'ils jouaient dans la nature.*

Un hiatus se produisait au retour dans la classe, ajoute Freinet. Après les sorties, on écrivait un petit compte rendu collectif, mais on devait revenir bien vite aux exercices traditionnels des manuels, sans aucun rapport avec ce vécu. Il aurait fallu d'une part donner à chaque enfant un exemplaire lisible de ces textes, mémoire vivante de la classe (la photocopie donnait des résultats trop pâles), d'autre part proposer des documents et des exercices liés au sujet qui venait de susciter l'enthousiasme. Ce sera l'objet des recherches suivantes.

[\(retour\)](#)

Les débuts d'une autre pratique de l'éducation

(1924-1926)

L'imprimerie à l'école

Des repères chronologiques à clarifier :

Une légère entorse à la chronologie m'a fait parler précédemment du voyage en URSS pour l'inclure dans les influences extérieures. Cela m'oblige à revenir en arrière pour aborder la mise en oeuvre de nouvelles pratiques pédagogiques.

Dans NPP, sans précision sur la date à laquelle Freinet commence à imprimer, le début de sa première correspondance interscolaire avec René Daniel semble situé à la rentrée scolaire de 1924 : *On comprend l'émotion qui se cachait sous cette simple phrase transcrite, sans commentaire, sur une page du journal de bord : "28 octobre 24 : Maintenant, nous ne sommes plus seuls!"* (NPP, p. 44). N'ayant jamais eu en mains le journal de bord de Freinet, rien ne m'autorise à contester qu'il ait écrit cette phrase à cette date. Une chose est pourtant certaine : Freinet lui-même (dans *Les Techniques Freinet de l'Ecole Moderne*, Colin-Bourrelier, p. 23), et dans le témoignage oral du livre-cassette *Célestin Freinet par lui-même*, confirmé par Daniel (sur la même cassette) affirme que c'est en octobre 26 que débute cette correspondance. Les imprimés des enfants bretons cités (NPP, p. 43) portent en réalité tous une date : 1927. Il nous faut donc rechercher le fil chronologique exact, en l'occurrence sous la plume du principal acteur de l'aventure : Freinet.

Une imprimerie utilisable par de jeunes enfants :

Jusque là, les rares établissements d'éducation possédant une imprimerie utilisaient un matériel professionnel d'artisan imprimeur, manié par les plus grands. Le jeune âge des élèves de Freinet (CP-CE) et ses faibles moyens financiers excluent une solution de ce type, tout comme le manque d'espace dans sa classe. Dans son livre *L'Imprimerie à l'Ecole*, publié en 1927 chez Ferrary à Boulogne-sur-Seine (à ne pas confondre avec la seconde édition, publiée en 1935 à Vence et profondément remaniée), Freinet écrit : *Après mûre réflexion, après des hésitations et de nombreuses recherches pour découvrir, dans le commerce, une presse à main d'un prix abordable, d'une simplicité de manoeuvre et d'un rendement typographique suffisants pour l'usage que je m'en proposais, je commandai la presse à main "La Lino", qui m'apparut comme remplissant le plus de conditions désirables. En octobre 1924, j'installai la presse à l'école et nous commençâmes le travail .*

Comme il est seul à démarrer cette expérience, on voit mal comment pourrait naître immédiatement un échange. Si Freinet écrit le 28 octobre 24 : *Nous ne sommes plus seuls*, il ne peut s'agir que d'encouragements reçus de personnes auxquelles il aurait envoyé ses premiers essais. Trois noms connus se présentent aussitôt à l'esprit : Ferrière, Barbusse, Romain Rolland dont nous savons qu'ils ont très tôt soutenu chaleureusement ses expériences.

L'imprimerie choisie n'avait pas été conçue à des fins pédagogiques, mais pour permettre à des

commerçants d'éditer eux-mêmes les étiquettes et papillons publicitaires dont ils pouvaient avoir besoin. Les caractères de plomb étaient de type professionnel. Par contre, les composteurs d'une seule ligne, en cuivre, avec vis de serrage, permettaient une manipulation simple pour de non-professionnels. Quant à la presse de bois, elle présentait une caractéristique singulière la différenciant de toutes les autres. Sans doute par analogie avec les cachets de caoutchouc ou de métal, couramment employés dans les commerces et les bureaux, le bloc de caractères n'était pas fixé sur le socle, comme sur toutes les presses d'imprimerie, mais sur le volet abattant. Ce qui exigeait un serrage vigoureux des composteurs, nécessitant une poigne forte, et occasionnait une fatigue supplémentaire des enfants pour rabattre totalement le volet afin de procéder à chaque encrage. A l'expérience, cette anomalie technique motiva la première modification apportée par Freinet et les caractères de plomb furent définitivement posés sur le socle fixe de la presse.

Freinet précise : *Nous avons ainsi, durant l'année scolaire 1924-25, imprimé environ 2000 lignes qui correspondent à un livre de lecture ordinaire de 100 pages. Nous avons donc là notre livre, non seulement copieux, mais vécu, travaillé, scruté ligne à ligne, et dont l'intérêt pour les élèves est tout simplement une révélation.*

Il ne passe pas sous silence ses prédécesseurs dans l'utilisation de l'imprimerie avec des jeunes. Dans son livre, il cite (p. 7) les exemples qu'il connaît bon nombre d'écoles nouvelles allemandes, quelques écoles russes (il semble ignorer à cette époque l'action de Paul Robin à l'orphelinat de Cempuis et celle de Sébastien Faure à La Ruche). En Belgique, l'école Decroly publie chaque mois *Le Courrier de l'Ecole*. En France, l'inspecteur Cousinet fait imprimer par un professionnel *L'Oiseau bleu*, revue de textes d'enfants écrits pour des enfants. Mais nous allons voir que Freinet attend bien davantage de l'imprimerie.

Première diffusion de l'expérience :

A la suite de ses premiers essais, Freinet écrit deux articles pour *Clarté*, toujours sous le titre général *Vers l'école du prolétariat*. Dans le n° 73 (avril 25), avec le sous-titre *Les manuels scolaires*, il se livre d'abord à une critique : *le manuel fatigue nécessairement par sa monotonie; il est fait pour les enfants par des adultes; il est un moyen d'abrutissement; il continue à inculquer l'idolâtrie de l'écriture imprimée; il asservit aussi les maîtres en les habituant à distribuer uniformément la matière incluse à tous les enfants; on moule déjà l'enfant à la pensée des autres et on tue lentement sa propre pensée; il faut donc détrôner le manuel scolaire.*

Je me contente de citer les têtes de paragraphes dont le développement n'a pas toujours la force convaincante qu'il acquerra par la suite. Mais on voit bien la continuité de la pensée de Freinet depuis 1920 : l'école capitaliste est une entreprise de conditionnement des enfants; les manuels sont le principal moyen d'asservissement des élèves comme des maîtres; il faut donc les remplacer par un autre moyen d'éducation.

Dans la partie positive de l'article, il montre comment il a fait évoluer le *cahier de vie* conseillé par Ferrière pour y réunir les textes personnels des enfants. Avec l'imprimerie, il en fait un *livre de vie* dans lequel l'enfant apprendra à lire puis désirera lire d'autres livres. Il évoque le travail de bibliothèque (on dirait maintenant recherche documentaire) et le Dalton Plan.

Le second article (n° 75, juin 25) porte en sous-titre *Contre un enseignement livresque, l'imprimerie à l'école*. Un chapeau précise que pour répondre aux questions de plusieurs lecteurs, on a demandé à "notre camarade Freinet" de raconter l'application de sa méthode. Il décrit donc comment les

enfants apportent des sujets de textes qui sont imprimés. Ce qui surprend, c'est son anticipation sur une phase suivante, car jusqu'à présent il est seul à imprimer dans une classe. *La composition terminée, on imprime. Avec une presse à main pourtant rudimentaire, 100 imprimés sortent en cinq ou dix minutes (évaluation très optimiste avec ce matériel!) : un exemplaire que chacun collera à son livre de vie; quelques exemplaires supplémentaires pour les absents. Et parfois, le soir, un petit dévoué porte les leçons du jour à son camarade malade qui se tient ainsi au courant de la vie de sa classe. Trente-cinq imprimés sont destinés à nos camarades de l'école de J..., quarante à ceux de l'école de F... Et tantôt un grand expédiera à leurs adresses ces fragments de vie. Il est vrai qu'à dix heures aussi, le facteur apparaîtra, apportant deux envois des écoles de J... et de F... Et vous pouvez juger de l'entrain avec lequel nos élèves vont dévorer ces autres fragments de camarades qui habitent bien loin, dans des régions dont ils ne peuvent pas encore se figurer la place, mais dont ils apprennent ainsi la principale vie qui les intéresse : celle des autres enfants.*

L'anticipation est tellement saisissante que certains ont voulu deviner quels noms se cachaient sous les initiales de J. et de F. Aucun encore, et si Freinet les connaissait, il serait trop heureux de les citer clairement comme il fera toujours.

On peut penser que c'est en réaction à ces articles, peut-être déjà au premier, que Durand, instituteur à Villeurbanne, demande comment se procurer une imprimerie et que Freinet lui propose l'échange quotidien d'imprimés.

Nous savons aussi qu'au congrès syndical de la Fédération de l'Enseignement, en juillet 1925, juste avant le voyage en URSS, Freinet a rencontré Daniel et Wullens. Il est probable qu'il montre alors ses premiers imprimés à tous les collègues avec lesquels il discute. Cela ne suscite aucune décision immédiate mais produira ultérieurement des prolongements.

Vers un échange régulier d'imprimés :

Dans son livre *L'imprimerie à l'école*, Freinet retrace (p. 16) le cheminement exact : *Nous avons fait mieux en 1925-26. Non seulement les enfants mieux entraînés composent très aisément des textes plus longs, mais surtout nous avons organisé l'échange régulier de nos imprimés avec une classe de Villeurbanne. Toutes sortes de contretemps, surtout administratifs, ont empêché notre expérience d'avoir son plein effet. Telle qu'elle est, elle ne manque pourtant pas d'être très encourageante. (...) Le total de nos deux livres de vie forme un ensemble de 3000 lignes, correspondant à un gros livre de lecture de 150 pages.*

Plus loin (p. 26), il en dit davantage sur cet échange entre sa classe (25 garçons de 5 à 9 ans: section enfantine, CP, CE) et celle de Villeurbanne (un CE plus avancé de 30 élèves, dans une école à 10 classes) : *L'annonce de cet échange avait suscité dans ma classe une joie et une curiosité étranges. Et, lorsque les premiers imprimés sont arrivés, il aurait fallu voir avec quelle avidité les élèves lisaient la pensée de leurs camarades de Villeurbanne! Que de réflexions! Que d'interrogations! Quand, plus tard, de jolis dessins d'élèves, signés, accompagnaient les textes, quel bonheur! Et comme on suivait attentivement la vie des Antonini, des Varloud, etc. (il s'agit, on le devine, d'enfants de Villeurbanne). Même enthousiasme, paraît-il, dans la classe de Villeurbanne. "Comme mes élèves sont contents, m'écrivait l'instituteur, lorsqu'ils voient votre enveloppe d'imprimés sortir de la boîte aux lettres!". Hélas! Au moment le plus passionnant, brusquement, la classe de Villeurbanne a cessé ses envois. Notre camarade Durand, qui venait d'être nommé Professeur de Gymnastique, quittait son poste en novembre, et, jusqu'en février, la classe devait vivre sans titulaire, les enfants dispersés, l'imprimerie désormais inactive. Malgré ce long arrêt, malgré le*

nouvel apprentissage qu'ont dû faire et les élèves et leur maître, M. Primas, l'enthousiasme n'a pas cessé. Notre expérience a triomphé de toutes ces difficultés administratives, et, depuis février, l'échange régulier a repris, à la grande joie des deux classes.

Des articles de Freinet sur l'imprimerie à l'école :

De novembre 25 à juillet 26, Freinet n'écrit pas moins de cinq articles pour *L'Ecole Emancipée*. Sans doute parce que sa priorité est d'amener les lecteurs, tous instituteurs, à modifier leurs pratiques, il adopte un ton beaucoup moins idéologique que dans ses articles précédents et il reste très près des réalités de la classe. Sous le titre *Une expérience d'adaptation de notre enseignement : L'imprimerie à l'école*, il montre (EE n°7, du 8 nov. 25) comment, à partir de leurs textes, les petits apprennent à lire en se passionnant. Sous le même titre, il répond ensuite (n° 8, du 15 nov.) aux objections de coût, de nombre d'élèves, de respect des programmes. Un peu plus tard (EE n° 36, du 6 juin 26), il insiste sur la nécessité de lier texte manuscrit et texte imprimé. Il évoque pour la première fois *l'unité que créerait l'élévation graduelle du langage à l'écriture et à la lecture, cette unité qui existe dans l'éducation familiale qui fait monter l'enfant lentement, mais sans arrêt, du premier balbutiement au langage correct*. Puis (n° 37, du 13 juin), il compare son utilisation de l'imprimerie avec celle de Decroly, Cousinet ou avec le matériel didactique Montessori. Il la compare également avec la polycopie et la machine à écrire. Enfin (n° 40, du 4 juillet), il tire un premier bilan pour sa classe et celle de Primas à Villeurbanne. Il annonce qu'à la rentrée, six écoles au moins imprimeront et participeront aux échanges. Il invite les lecteurs à lui demander tous renseignements complémentaires. C'est grâce aux articles de *L'Ecole Emancipée* que viennent se joindre les premiers adeptes de l'imprimerie, tous militants engagés, même si leurs convictions politiques sont diverses (anarcho-syndicalistes, communistes dont certains deviendront trotskistes, socialistes et quelques chrétiens progressistes). La plupart ont combattu, souvent courageusement, en 14-18 et sont revenus résolument pacifistes.

Des échos dans la presse non-pédagogique de l'expérience de Freinet :

Jusqu'alors, Freinet s'est fait lui-même le propagandiste de sa nouvelle pratique. En juillet et août 26, d'autres parlent de son expérience et, fait plus étonnant, dans la presse d'information. Le dimanche 4 juillet, paraît dans le très sérieux et très bourgeois quotidien parisien *Le Temps* un article intitulé *A l'école de Gutenberg*. Comment Freinet a-t-il rencontré le journaliste qui signe d'un simple V ? Ce dernier ne se contente pas de décrire le côté pittoresque auquel s'attachent souvent ses collègues, il se livre à une analyse de la démarche de Freinet :

Ce psychologue a remarqué qu'un enfant ressent une impression forte et durable lorsqu'il voit sa pensée imprimée. Il y a là une transposition dans un plan nouveau, une transmutation de valeur et, si l'on peut dire, une transfiguration que connaissent bien les écrivains et qui permet assurément à un maître intelligent d'exercer sur l'imagination et sur la volonté d'un enfant une action extrêmement énergique. (...) L'imprimerie confère à un mot une dignité dont les enfants doivent ressentir profondément le prestige. Couler sa pensée dans du métal, c'est lui assurer une apparence flatteuse de solidité et de pérennité. (...) Travailler pour l'imprimerie constitue une opération de l'intelligence très différente de celle qui consiste à noircir un cahier scolaire. On choisit ses mots avec infiniment plus de soin et de respect lorsqu'on songe qu'ils vont recevoir les honneurs de la composition. (...) L'instituteur des Alpes-Maritimes a utilisé fort ingénieusement tous ces secrets mouvements de notre instinct. (...) Quel journaliste refuserait de saluer avec sympathie une

initiative qui rend hommage à ce qu'il y a de plus mystérieux, de plus troublant et de plus fort dans la technique quotidienne dont il se sert pour saturer l'air que nous respirons de particules de sensibilité et d'intelligence ? V.

On s'est longtemps interrogé sur le nom de ce mystérieux V. jusqu'au moment où Victor Acker a consulté, au Ministère de l'Education, une lettre du secrétaire d'Emile Vuillermoz demandant l'adresse de M. Freinet pour lui transmettre une réponse de lecteur à l'article sur l'imprimerie à l'école. L'auteur n'était donc pas un simple journaliste, car Vuillermoz était un critique musical, de renommée internationale, qui a réagi en artiste, comme Barbusse et Romain Rolland.

Un tel article en suscite d'autres. Le journal bourgeois régional, *L'éclaireur de Nice et du Sud-Est*, ne veut pas rester à la traîne et méconnaître une possible gloire locale, découverte par un confrère parisien. Il s'empresse de publier le 6 juillet, sous le titre : *Un procédé moderne d'enseignement, l'éducation par la typographie*, un article assez long et très descriptif de G. Davin de Champclos, illustré de deux photos : l'instituteur au milieu de cinq de ses élèves et, en médaillon, le portrait de Freinet. A son tour, *Comoedia*, hebdomadaire parisien que rien ne prédestinait à parler de pédagogie (sinon le fait que Davin de Champclos en a été le collaborateur avant de s'installer sur la Côte d'Azur, ce qui confirme la filière artistique pour ceux qui s'intéressent à l'initiative de Freinet), publie dans son n° du 23 juillet des extraits de l'article précédent sous le titre : *Pédagogie en action: Des écoliers deviennent imprimeurs* .

D'autres journaux font écho à l'innovation mais tous ne partagent pas l'enthousiasme de l'article du *Temps*. Ainsi, dans *Le Républicain Orléanais* du 21 juillet, un certain P.B. écrit dans un entrefilet *L'Ecole de l'imprimé : Nous sera-t-il permis d'être moins enthousiaste que notre confrère? (...) quel sera le résultat fréquent du procédé? C'est de donner aux enfants la terrible passion de l'imprimé, de les introduire dans le domaine enchanté des lettres, de leur pendre au coeur l'écritoire diabolique. Il ne faut rien faire devant les enfants. Petit "imprimé" deviendra grand. Il voudra faire un roman, comme tout le monde, écrire des articles dans les journaux, ou sur les murs des professions de foi. (...) Quand l'école assiègera les éditeurs, le Temps regrettera les temps révolus où, avant d'écrire, on apprenait à lire!*

Le quotidien milanais *Corriere della Sera* va plus loin dans la critique. Il se méprend d'ailleurs en croyant qu'il s'agit d'imprimer une anthologie des meilleures rédactions. Il conclut : *L'enseignement et l'art sont deux choses bien différentes qui vont rarement ensemble. Tant que les enfants sont restés éloignés de l'art, ils se sont contentés de l'école ; mais quand ils sauront que, fermant le syllabaire, ils auront le droit de laisser de côté la grammaire et de conquérir quand même l'immortalité, ils délaisseront les programmes, les horaires, le travail et ne cultiveront que la petite plante de la vanité ; et c'est vous, Monsieur F. qui l'aurez semée. Quel remords! Pour donner chaque année une cinquantaine d'écrivains, bons ou mauvais, à la France, vous aurez étouffé dans l'oeuf un tas d'éléments qui seraient devenus d'excellents coiffeurs, entrepreneurs ou charcutiers. Il est bon d'aimer les Muses, mais il ne faut pas faire en sorte que d'ici dix ou quinze ans, on ne puisse plus trouver, dans les Alpes-Maritimes, à se faire faire la barbe ou rapetasser les chaussures. Et s'il n'y a plus de charcutier, à quoi serviront les feuilles de l'anthologie ?*

On a rarement aussi bien résumé la mentalité obscurantiste et l'esprit de caste. Ce qui surprend, c'est de retrouver le 21 août, sous le titre : *Le maître imprudent* , la traduction de cet article italien dans *Le petit Niçois* , quotidien régional de gauche. Freinet riposte aussitôt : *Je n'ai jamais eu la prétention de faire de mes élèves des écrivains, ni même de futurs imprimeurs. Au lieu de les contraindre à lire sur des livres écrits par des adultes des histoires ou des pensées qu'ils ne comprennent jamais parfaitement, je les invite simplement à imprimer leurs propres pensées, à raconter et à fixer ce qu'ils voient autour d'eux, y compris le travail des coiffeurs, des entrepreneurs*

et des charcutiers. Ce faisant, je ne prépare pas des citoyens dociles pour un quelconque régime d'exploitation fasciste (le journal italien, dont l'article est traduit, vit sous la coupe du régime mussolinien). Je voudrais surtout contribuer à développer davantage le bon sens des fils de travailleurs. J'espère que, devenus grands, mes élèves se rappelleront ce que sont les feuilles imprimées : de vulgaires pensées humaines, hélas! bien sujettes à erreur. Et, de même qu'ils critiquent, aujourd'hui, leurs modestes imprimés, je souhaite qu'ils sachent lire et critiquer, plus tard, les journaux qu'on leur offrira. Je n'aurais pas relevé cette négligence du Petit Niçois, si ce journal ne s'était attaché, depuis longtemps, à défendre l'Ecole et ses maîtres. Car l'opinion d'un journaliste retardataire m'importe bien moins que l'appréciation de mes collègues qui, attelés à cette même tâche d'éducation populaire, savent juger les résultats pratiques de mon expérience.

Bien sûr, on peut expliquer la réaction du journal de gauche par sa rivalité avec le journal de droite et rappeler qu'en revanche, lors de l'affaire de Saint-Paul, c'est *Le petit Niçois* qui défendra Freinet contre les attaques de *L'Eclaireur de Nice*. Il faut pourtant pousser plus loin l'analyse. Face à une innovation, la droite politique ne réagit pas toujours négativement. Certes, elle manifeste souvent une indifférence obtuse, mais parfois aussi une surprise, intéressée dans tous les sens du terme, en se disant qu'il y a peut-être là quelque chose à récupérer. La gauche se méfie a priori des innovations qu'elle n'a pas elle-même revendiquées ou organisées et, partant du principe qu'un changement qu'elle ne dirige pas ne peut être que suspect, elle tend à se montrer spontanément conservatrice. Ce qui ne l'empêche pas, néanmoins, de prendre parti devant les enjeux les plus graves, mais (on l'a vu à plusieurs reprises, dans le cas de Freinet) sans se départir d'une grande méfiance à l'égard de toute remise en question fondamentale, surtout lorsqu'il s'agit du droit de tous à l'expression et à la liberté critique.

Une compagne pour la vie

Le 6 mars 26, Freinet épouse Elise Virginie Lagier-Bruno, institutrice des Hautes-Alpes. D'après leur fille, c'est par Clarté et grâce à Barbusse qu'ils auraient fait connaissance. Née le 14 août 1898 à Pelvoux (H.A.), d'un couple d'instituteurs ayant eu six enfants (quatre filles et deux garçons), Elise a étudié à l'Ecole Normale de Gap, de 1916 à 1919, et a exercé six années dans plusieurs villages des Hautes-Alpes. Si elle a parfois des accrochages avec l'administration pour la façon vindicative avec laquelle elle revendique ou refuse certains postes, elle impressionne son inspecteur par son talent pédagogique, notamment dans l'enseignement du français.

Depuis la rentrée de 1925, elle se trouve en congé sans traitement. Elle a appris la gravure sur bois. En privé, elle rappelait parfois que la contrainte du matériau lui avait imposé une rigueur qu'elle n'aurait pu acquérir seule en pratiquant uniquement la peinture. On retrouve là un souci personnel d'exigence que reconnaîtront ceux qui l'ont côtoyée. Peut-être a-t-elle alors l'intention d'en faire son métier. Quand elle s'installe à Bar-sur-Loup, au printemps 26, elle grave beaucoup, par exemple pour illustrer la brochure : *Un mois avec les enfants russes*, puis pour décorer la couverture du journal des enfants de Bar-sur-Loup. On lui doit entre autres l'image du forgeron qui fut longtemps l'emblème de la pédagogie Freinet.

En 1927, elle reçoit le prix Gustave Doré, comme le précise le livre qu'elle a illustré alors pour la collection *Le Livre Moderne Illustré*, éditée par Férenczi. Il s'agit d'un roman de Marion Gilbert, intitulé *Le Joug*, dont l'action se situe en Normandie dans la trace de Maupassant.

[\(retour\)](#)



Constitution d'un réseau éducatif

(1926-1927)

Une campagne de persuasion individuelle :

Il serait illusoire de penser que des articles de presse suffisent à provoquer la naissance d'un mouvement. Ils sont indispensables pour informer largement et surtout pour indiquer comment les personnes sensibilisées pourront prendre des contacts afin d'aller plus loin. Mais les retombées médiatiques sont éphémères. Freinet ne s'illusionne pas sur l'effet durable des articles publiés, il réagit longuement au courrier qu'il reçoit.

La seule lettre qui nous soit parvenue de cette période a été reçue par Paul Boissel, instituteur en Ardèche, et communiquée par son fils, devenu également militant du mouvement. Avec ses trois pages manuscrites, elle est suffisamment significative pour mériter d'être reproduite presque intégralement.

Le 26/6/26

Freinet Bar-sur-Loup (Alpes-Maritimes)

Mon cher Camarade,

J'ai reçu le papier que vous m'avez retourné ainsi que votre lettre. Je suis heureux d'être entré en relations avec quelqu'un qui cherche aussi hardiment la voie pour une meilleure école. Même si vous n'achetez pas la presse, je serai toujours heureux de correspondre avec vous et de vous soumettre mon travail pour une juste critique.

*Je n'ai pas terminé la lecture de votre étude sur les "classes-promenades" (il s'agit d'un long article publié en mai 1925 dans *L'Emancipation*, le bulletin syndical départemental ardéchois). Elle m'intéresse naturellement beaucoup. J'ai moi-même une classe absolument identique à celle de votre femme : sect. enf., CP, CE. Comme j'ai des petits de 5 ans, j'ai renoncé à faire de longues promenades, mais nous partons souvent à la recherche de documents aux environs de l'école. Et au retour, il est passionnant d'écrire puis d'imprimer ce qu'on a appris.*

L'imprimerie me semble être le complément nécessaire des classes-promenades, soit qu'on fasse un compte rendu rapide d'une observation comme la fenaison, la moisson, soit même qu'on fasse un ensemble de travaux imprimés (en 5 ou 6 fois), constituant un vrai petit livre illustré ayant comme centre d'intérêt le centre d'intérêt même de la promenade. (suivent quelques considérations techniques sur l'imprimerie).

L'échange est tout aussi précieux. Celui que nous avons réalisé cette année est tout à fait rudimentaire. Mais pensez à ce qu'on pourrait réaliser à peu de frais si nous étions quelques dizaines à travailler ainsi en collaboration. Nous sommes en bonne voie, il est vrai. En octobre, 5 écoles au moins (peut-être 7 ou 8) travailleront avec l'imprimerie. Si vous voulez être des nôtres, ce sera avec joie. Vous ne le regretterez pas non plus. (...)

Voilà mon programme : le matin (8-8h20) lecture par 2 ou 3 élèves pris dans un livre de bibliothèque et préparé (pendant ce temps les autres élèves dessinent). Puis choix du texte à composer (composition commune ou rédaction d'élève), distribution aux composteurs. Pendant qu'on compose, la classe continue comme si rien n'était : lecture par tous (même les gosses de 5 ans 1/2), écriture de même, devoir de grammaire s'y rapportant ou exercices individuels de calcul. Ordinairement, à la récréation de 9h40, le texte est sorti. Pendant la récréation, des élèves impriment les imprimés pour l'échange. En rentrant, lecture des imprimés, puis vocabulaire ou grammaire d'après le texte ou calcul. Le soir, on va parfois faire une petite promenade. En rentrant on imprime ou bien on fait le travail ordinaire en se basant sur les imprimés (les nôtres ou ceux de l'échange. Bref cela ne change guère l'allure de la classe. Mais il y a beaucoup plus de vie. Voilà en raccourci ce que je fais. (...)

Si votre femme se décidait à acheter la presse, je me ferais un plaisir de lui donner de plus amples explications, non pas pour qu'elle suive ma trace, mais afin que, partant pour ainsi dire du point où je suis parvenu, elle nous aide à développer notre expérience. (il ajoute qu'une seule presse pourrait, avec deux jeux de caractères, servir pour deux classes, si toutes deux sont dans le même bâtiment).

Mais je vous sais convaincu. C'est à vous bien entendu de décider. Je serai toujours heureux d'avoir de temps en temps quelques mots de vous et je vous tiendrai au courant de mon travail en attendant le jour où il vous sera possible de nous aider. Bien amicalement à vous.

C. Freinet

Le couple Boissel ne viendra se joindre que quelques années plus tard au groupe des imprimeurs, mais il est désormais sensibilisé par l'expérience de Freinet. Les efforts de communication sont un investissement à long terme.

La première circulaire :

En juillet 1926, six écoles possèdent l'imprimerie, plusieurs projettent de s'en procurer une avant la rentrée. Freinet rédige sa première circulaire (deux pages dactylographiées avec papier carbone). Elle est adressée le 27 juillet à Daniel (Finistère), Primas (Rhône), Mme Alquier (Hérault), Bordes (Dordogne), Mlle Ripert (Algérie), Alziary (Var), Van Meer (Belgique) et Ferrière (Suisse). Comme on le voit, une dissémination géographique qui favorisera l'implantation au niveau national.

Afin de constituer le jumelage des classes pour les échanges quotidiens (on ne parle pas encore de correspondance interscolaire), Freinet demande à chacun de préciser le niveau de sa classe, le nombre de divisions, le milieu local, les préférences personnelles. Pour ceux qui s'interrogent sur le début du mouvement pédagogique, on peut affirmer qu'il date de juillet 26.

Quelques semaines plus tard, un seconde circulaire donne la répartition des paires : Freinet-Daniel; Alziary-Bordes; Primas-Mlle Ripert. Pour le moment, les échanges quotidiens ne peuvent se faire avec l'étranger à cause des tarifs postaux. Freinet indique les modalités de l'échange .

L'échange doit se faire le plus régulièrement possible. Votre classe doit tirer, de chaque imprimé, un nombre d'exemplaires légèrement supérieur à l'effectif de la classe correspondante. Ces imprimés doivent être à peu près parfaits comme correction du texte et netteté de l'impression . C'est une condition essentielle; on y arrive très vite (Mettez-vous en rapport avec l'instituteur correspondant pour vos besoins mutuels. Vous pourrez, par la suite, échanger des cartes postales, des travaux

manuscrits, etc...)

Nos imprimés voyagent comme Périodiques. Pour cela il faut :

1°/ Que chaque imprimé porte une mention uniforme. Consacrez-y un composteur dont vous ne changerez que la date et le numéro (de la page). Par ex : *Journal de classe ... N°... Bar-sur-Loup 3 oct. 1926.*

2°/ Mais cela ne nous donne cependant pas le droit légal de faire circuler nos imprimés comme Périodiques. C'est pourquoi je vous recommande de demander la permission à votre Receveur des Postes., en citant les nombreux précédents (ils sont 2 en juin 26, NDLR). Si quelque bureau refusait ce service, nous aviserions un autre moyen.

3°/ Il y a avantage à imprimer les adresses, avec la mention Périodiques. Cela donne une meilleure allure.

4°/ On peut joindre des dessins à l'envoi mais jamais de manuscrit.
5°/ Ne pas fermer l'enveloppe.

L'envoi ainsi fait ne coûte que 0,02 F par 50 gr.

Il faut vous appliquer avant tout à imprimer la vie réelle de votre classe. C'est la chose qui intéresse le plus les petits correspondants.

J'ai pensé qu'un seul échange quotidien suffit. Cela fait une moyenne de tirage de 80 - 90 exemplaires, ce qui est suffisant.

Autres échanges. Tous les 15 jours, vous expédiez aux autres classes 3 exemplaires de chaque imprimé (dont un au moins écrit seulement au recto et pouvant être collé), soit journalièrement 3 x 6 = 18 imprimés supplémentaires (le 6e envoi est pour Ferrière), les faire classer après chaque tirage pour faciliter l'expédition et répartir les tâches. L'envoi se fait en Périodiques.

(les mots soulignés le sont par Freinet)

Freinet indique l'utilisation qu'il préconise de ces envois supplémentaires: deux livres de vie à la disposition des élèves; un exemplaire affiché sur un "tableau mural" consacré à cette classe, en y joignant photos, cartes postales reçues. En fin d'année, échange d'autres travaux individuels et collectifs. Suivent des conseils pour le financement et pour se procurer du papier. A cause du coût et de la difficulté de trouver des feuilles au format de la petite presse, certains n'hésitent pas à utiliser le verso d'anciens bulletins de vote ou d'imprimés administratifs périmés.

Tout Freinet se trouve déjà dans ce texte : clarté des objectifs, précision technique des pratiques quotidiennes et recherche des moyens, y compris par ce qu'on pourrait appeler du bluff s'il ne s'agissait d'une anticipation sur la prochaine réalité. Il faut noter que, malgré l'emploi du mot "journal", Freinet n'envisage encore que l'envoi de séries d'imprimés identiques. La périodicité est néanmoins définie : *l'envoi quotidien semble suffisant.*

De l'échange d'imprimés à la correspondance interscolaire :

Présentons rapidement René Daniel qui entame cette première correspondance avec Freinet. Lui aussi a dû quitter prématurément son Ecole Normale, transformée en hôpital militaire, et prendre une classe comme intérimaire. A son retour de la guerre en 1919, il est revenu terminer sa formation et reprend une classe en 21. Il est attentif aux articles de Freinet qu'il rencontre en juillet 25 au congrès syndical. Il commence à échanger des textes d'enfants tirés en polycopie, puis commence à imprimer en juillet 26.

Rapidement, dans la dynamique de la communication, les deux écoles ne se contentent pas d'échanger les imprimés quotidiens. Le 16 novembre, les écoliers de Trégunc envoient à ceux de Bar les plans de leur classe, de l'école et du village, ainsi que des cartes postales. Leurs correspondants font de même, en joignant des kakis et une orange du pays. Les petits Bretons expédient à leur tour du pain noir.

En janvier 27, des lettres de Trégunc sont arrivées à Bar. Bientôt, les Provençaux adressent les réponses, accompagnées de figues sèches locales et d'olives.

Un peu plus tard, Paul, petit Barois, pleure car son correspondant Naviner lui reproche d'écrire mal. Nous apprenons ainsi que les enfants ont maintenant chacun un correspondant personnel dans l'autre classe. Notons au passage que, pour la première fois, ce n'est pas une réprimande d'adulte qui fait promettre à l'enfant de mieux écrire, mais le souci d'être compris des amis lointains qui le liront.

Par le biais des imprimés, les écoles se répondent. Le 22 mars, Pierre (de Trégunc) explique : *Pourquoi j'arrive en retard à l'école. Chaque matin je travaille à la ferme avant de venir à l'école. Ce matin j'ai donné de la paille à quinze vaches, puis j'ai broyé de l'ajonc pour mes deux chevaux et mes vaches. Ce matin mon cheval Boul m'a retardé. Je ne sais pas ce qu'il avait, il boudait, il ne tirait pas bien. Quand j'ai mangé il était huit heures. Son ami Corentin lui fait écho : Je me lève à six heures. Aussitôt levé je vais tirer de la paille pour mes seize vaches. Quand elles ont mangé leur paille et leurs betteraves, je leur donne du foin. Puis c'est le tour de mon lapin, je lui donne des choux. Pour finir je vais voir mes pièges à taupes.*

Les enfants de Bar répondent : *Ce que nous faisons avant de venir à l'école. Joseph se lève parfois à 6 heures et demie pour allumer le feu; Jeannot se lève à 6 heures pour faire des commissions et garder ses soeurs. Bientôt nous cueillerons la fleur d'oranger, il faudra sauter dès que le coq chante. Jeannot : Maintenant, je commence à mesurer des olives pour aider mon père afin qu'il vienne plus vite souper le soir . Alexandre : Hier, je suis allé avec mon père charrier du bois à la charbonnière.*

De même, à travers l'échange, les enfants prennent conscience de la relativité des habitudes. Ceux de Bar écrivent : *Quand il pleut, les escargots sortent. Nous partons avec un panier ou un petit seau pour en ramasser. Nous les faisons jeûner quelque temps dans une marmite recouverte. Notre maman les lave avec de l'eau salée et vinaigrée. Puis elle les fait cuire avec une sauce d'ail et de persil ou bien nous les mangeons avec de l'aïoli. Nous les aimons bien aussi cuits à la braise. Ceux de Trégunc réagissent aussitôt : Vous dites que vous mangez des escargots. Trois ou quatre élèves seulement en ont goûté. Nous faisons des grimaces en lisant votre lecture : " arc'h! arc'h! peste! disons-nous avec des airs dégoûtés. Nous n'aimons pas les escargots, ils sont sales, ils bavent. Si on nous avait habitués à manger des escargots, nous les aimerions peut-être. Qu'est-ce que l'aïoli? Cela n'empêche pas ces enfants de manger des mollusques marins et de ramasser eux aussi les escargots, pour les revendre cinq sous la livre.*

Les petits Provençaux découvrent que la récolte du goémon, vue sur le film Pathé-Baby qu'a projeté leur maître, est pratiquée réellement par leurs correspondants, que la tempête n'est pas seulement spectaculaire par ses grandes vagues mais qu'elle provoque parfois des naufrages ou endommage les bateaux de pêcheurs, même à l'intérieur du port.

Un texte dramatique de Trégunc raconte que les vagues ont rejeté sur le rivage les corps de deux marins pêcheurs et que, folle de douleur, la veuve d'un des noyés voulait se jeter à la mer. Certains anciens de la classe font le dur apprentissage de la pêche : *Albert est rentré. Il a fait son premier voyage. Il a été malade pendant six jours. La mer était houleuse. Le jeune mousse avait peur; il ne veut plus faire la pêche au thon. Nous avons entendu dire qu'il va changer de métier et qu'il sera vacher. Petit mousse, tu n'auras pas le mal de mer à garder les vaches.*

On comprend avec quelle passion les enfants décrivent désormais leur milieu pour le montrer aux correspondants, avec quelle attention ils cherchent à comprendre ces amis, à la fois si proches et si différents d'eux. Toute la philosophie des échanges est là, mélange d'affectivité et de désir de découvrir. Progressivement, le simple échange d'imprimés est devenu *la correspondance interscolaire*.

La naissance du journal scolaire :

Jusqu'alors on parlait de "livres" de vie. Les PTT peuvent être considérés comme responsables de la création du "journal scolaire". Fin 1926, en effet, plusieurs bureaux de postes ont refusé, pour les séries de textes d'enfants, l'application du tarif Périodiques et exigent le tarif Imprimés nettement plus coûteux. Ce qui amène Freinet à préconiser, dans le bulletin n° 3 de février 27, une nouvelle tactique :

1°/ DECLARATION : Il nous faut déclarer officiellement notre journal de classe comme PERIODIQUE. Pour cela il suffit de faire sur papier timbré à 3,60F la demande prescrite par l'art. 7 de la loi ("Avant la publication de tout écrit périodique, il sera fait au Parquet du Procureur de la République une déclaration contenant : 1°- Le titre du journal (chacun devra choisir un titre original) et son mode de publication (bimensuel par ex.), 2°- Les nom, prénom, date et lieu de naissance, demeure du gérant, 3°- L'indication de l'imprimerie où il doit être imprimé. Toute mutation dans les conditions ci-dessus sera signalée dans les cinq jours qui suivront. Les déclarations seront faites par écrit et signées du gérant.")

J'ai fait cette déclaration qui a été acceptée. Simple formalité.

2°/ OBLIGATIONS : Il suffit d'imprimer sur un feuillet spécial, le 15 et le 30 de chaque mois : Exemple : "LIVRE DE VIE, JOURNAL BIMENSUEL, Ecole de BAR-sur-LOUP éditeur. N° du 15 février 1927" sans oublier "Le gérant : FREINET" au bas du dernier imprimé de la quinzaine.

Le journal scolaire prend désormais place dans les techniques Freinet. Néanmoins, pour l'envoi aux correspondants réguliers, Freinet maintient, *"comme par le passé, là où la poste le tolère "* (sinon au tarif Imprimés), l'envoi quotidien d'une trentaine d'exemplaires du texte du jour.

Freinet garde comme titre de son journal *Livre de vie*; Daniel choisit *Notre livre*; Leroux (Sarthe) *Les récits de la Charnie*; Van Meer (Belgique) *Notre journal*; Bouchard (Lyon) *Au pays de Guignol*.

Une revue originale : *La Gerbe*

En avril 27, est créée *La Gerbe, coorevue d'enfants*, comme le dit la première couverture, sans doute par compression des mots coopérative et revue. Par la suite, on écrira simplement corevue.

Pourquoi cette nouveauté? D'abord parce que le nombre d'imprimeurs ne cessant d'augmenter (12 en décembre, 23 en avril), il deviendra bientôt impossible de demander aux classes d'envoyer à toutes les autres, trois exemplaires de chaque imprimé. Chaque mois, il suffira à chaque classe de choisir un texte qui sera tiré à une centaine d'exemplaires, envoyés à un centralisateur qui les assemble et les agrafe sous une couverture cartonnée. Toute classe participante reçoit deux exemplaires de cette revue composite, les autres servant à faire connaître à l'extérieur les nouvelles productions des enfants.

Pour le premier numéro, Freinet avait oublié de fixer un format normalisé, ce qui a posé des problèmes d'assemblage, mais tout le monde désire continuer. *La Gerbe* est constituée des apports divers des classes participantes. Freinet décrit dans le bulletin n°4 (avril 27) les avantages de la nouvelle revue : 1°/ *un outil de perfectionnement pédagogique*; 2°/ *un stimulant pour le perfectionnement de notre travail à l'imprimerie, notamment pour les illustrations (gravures sur bois, sur linoléum, carton découpé, polycopie)*; 3°/ *un trait d'union entre les écoles*; 4°/ *un moyen précieux de propagande pour l'imprimerie à l'école*.

Cette formule, apparemment inédite, de revue imprimée de façon dispersée par les auteurs aura un tel succès qu'il faudra dédoubler les séries, pour aboutir en 1930 à une impression regroupée au duplicateur puis, en 1932, à une véritable revue d'enfants, tirée par un imprimeur professionnel.

Des recueils : *Les extraits de la Gerbe*

Comme il est impossible de rééditer les Gerbes imprimées par les enfants, Freinet en vient rapidement au tirage, chez un imprimeur, de textes particulièrement significatifs, généralement plus longs, parfois publiés d'abord par épisodes dans le journal, comme le premier numéro, *Un petit garçon dans la montagne*, né dans la classe de Sainte-Marguerite (Hautes-Alpes), dont l'institutrice est Marie-Louise Lagier-Bruno, la soeur aînée d'Elise Freinet. Ce sera le début d'une importante collection appelée par la suite *Enfantines*.

Echos du premier livre de Freinet :

Le livre de Freinet, *L'imprimerie à l'école*, publié par E. Ferrary, fabricant de la petite presse, permet de démultiplier l'information. En effet, les militants du premier noyau et les sympathisants de l'éducation nouvelle ont à coeur d'obtenir la publication de comptes rendus dans la presse pédagogique ou syndicale, nationale ou départementale. En avril 27, plus de 26 articles sont parus, dont quatre en Espagne, deux en Suisse, un en URSS. Ceci renforce l'effet boule de neige du nouveau groupe.

[\(retour\)](#)

Naissance d'un mouvement pédagogique

(1927-1928)

Le premier "congrès":

En août 27, première rencontre de quelques enseignants imprimeurs à Tours. Elle se produit à l'occasion du congrès syndical de la *Fédération de l'Enseignement* à laquelle adhèrent la plupart d'entre eux. Freinet a profité de leur présence, parfois avec un mandat syndical, pour les réunir en marge des réunions, mais aussi avec l'intention de sensibiliser d'autres syndicalistes. Il projette notamment le film Pathé-Baby qu'il a tourné avec ses élèves.

Ce petit congrès des imprimeurs a été préparé en mai par une enquête, lancée par Freinet, sur le travail avec l'imprimerie : organisation technique, rapports avec le reste du travail scolaire, avantages et inconvénients (en classe, auprès des parents, par rapport à l'administration).

Sans doute grâce aux contacts pris avec les responsables de la Fédération de l'Enseignement, Freinet conseille en octobre suivant de lire *L'Ecole Emancipée* qui publie les livres de vie de Bar et de Trégunc.

En novembre 27, se pose le problème des limites de l'échange d'imprimés. Pour éviter l'éparpillement, Alziary, qui organise les jumelages, propose de se limiter à 8 ou 10 écoles correspondantes, mais certains en souhaitent le plus possible (20 à 30).

Création d'une coopérative pédagogique :

Comme origine de la CEL, est cité sans date dans NPP (p. 61) un extrait de la circulaire n° 6 où Freinet écrit à propos de la "*Coopérative d'entraide L'Imprimerie à l'Ecole*" : *Maintenant que nos services scolaires sont à peu près organisés, il nous faut passer à l'organisation de l'entraide efficace au sein de la coopérative. D'abord, il faudra bientôt penser à la constitution légale de notre coopérative. Cela est assez délicat, et j'hésite aussi à cause des huit ou neuf cents francs que coûte cette constitution. En attendant, ceux qui sont un peu initiés à la marche des coopératives peuvent m'adresser leurs suggestions sur les modalités de cette constitution. Nous nous déciderons dès que nous le pourrons. Nous n'en sommes pas à une action extra-légale près.* Ce texte date de janvier 28.

Quelques mois auparavant (en août 1927) a été constituée par une équipe d'instituteurs girondins la *Cinémathèque coopérative de l'Enseignement Laïc* dont l'objet est essentiellement d'acheter des films éducatifs Pathé-Baby pour les prêter aux adhérents.

Il se trouve que plusieurs animateurs de la Cinémathèque sont également des imprimeurs et que des imprimeurs sont devenus adhérents de la Cinémathèque. Ce qui explique la décision prise (à l'unanimité, moins 2 abstentions) le 4 août 28, au deuxième congrès, toujours au sein de celui de la Fédération de l'Enseignement à Paris (La Bellevilloise), de fusionner les deux coopératives. On retire le terme restrictif de *cinémathèque* et l'ensemble se nomme *Coopérative de l'Enseignement Laïc* (CEL). Le bulletin qui devient alors commun, s'appelle désormais *L'Imprimerie à l'Ecole, le*

Jusqu'en 1940, les différents secteurs de la coopérative restent autonomes, avec des trésoreries séparées, même si elles se soutiennent éventuellement : Imprimerie et éditions (responsable : Freinet), Cinéma (Boyau et quelques Girondins), Radio (Lavit), Espéranto (Bourguignon), Disques (Pagès). Chaque numéro du bulletin réserve des pages pour chaque secteur.

Regard panoramique sur deux années de textes des enfants de Bar :

C'est seulement à partir d'octobre 26, que l'on retrouve, grâce à l'échange avec d'autres classes, des livres de vie presque complets de la classe de Freinet. On y suit les jeux spontanés sur la place ou sur le terrail (la colline voisine), la découverte par un enfant d'une petite source qu'il canalise avec un roseau, l'adoption d'oisillons tombés du nid (à moins que l'enfant n'ose avouer leur dénichage). Ce sont les enquêtes de la classe chez le tisserand, le cordonnier, le forgeron, le travail en plein air du matelassier, le passage du marchand ambulant de vaisselle ou d'outils, la venue d'un petit cirque, puis du car de propagande pour les engrais de potasse. Deux petits rétameurs sont venus un moment se joindre à la classe et un long texte raconte leur vie nomade, il fera le contenu du second n° des *Extraits de la Gerbe*. Les travaux des champs tiennent une grande place, notamment les récoltes auxquelles participent les familles entières (fleur d'oranger, rose, jasmin, lavande, figues et oranges amères dont les écorces séchées serviront pour certains apéritifs). Un enfant est tellement impatient d'assister à la mort du cochon qu'il l'a décrite la veille de son exécution. On flâne au bord du Loup et près de ses hôtels, on assiste à la foire de Grasse, au carnaval local. On apprend même les faits divers, comme ce vieillard renversé par de jeunes cyclistes imprudents, la touriste gravement blessée dans une fabrique de parfum dont le patron, désespéré, veut se jeter du pont du Loup. Plus d'un demi-siècle après, on découvre dans toute son intensité la vie des enfants avec leurs rêves et leurs peines, mais aussi celle de leurs familles et de leur milieu. Incontestablement, il n'est pas abusif d'appeler ces petits recueils des "*livres de vie*".

Freinet termine l'année scolaire 1927-28 et nous allons le retrouver à Saint-Paul pour la rentrée suivante.

[\(retour\)](#)